

L'inactuel présent

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1958ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2009). L'inactuel présent. *Spirale*, (228), 98–99.

envers et contre tout, ce qui paradoxalement provoque sa mort, son immobilisme, sa peur de vivre : les transformations deviennent des trahisons, les changements des hérésies décadentes, des concessions au méchant monde extérieur. Voilà pour quoi l'œuvre de Mélanie Klein reste importante, car elle plonge au cœur de la paranoïa pour nous donner la chance d'en sortir, en nous invitant, comme l'écrit Prado de Oliveira, à « cette dépression inaugurale, liée à l'ombre lumineuse, [qui] n'a pas comme destin l'effondrement mélancolique, mais, tout au contraire, un éveil émerveillé au monde et à la créativité ». Lacan, puis Derrida, insisteront à leur manière sur ce deuil originaire qu'il importe de rappeler à l'œuvre freudienne, mais peut-être encore davantage aux institutions (freudiennes, kleinienne, lacaniennes, derridiennes).

Il y a dans ce livre une analyse intéressante d'un moment fort de l'his-

toire de cette paranoïa psychanalytique : les guerres intestines que se livrent les psychanalystes, à Londres, sous les bombes allemandes. Le climat paranoïde des guerres a peut-être influencé davantage qu'on le croyait l'histoire de la psychanalyse, sa géopolitique, ses déchirures, ses ennemis, ses clans, ses traîtres, ses écoles et ses symptômes actuels. Dans le conflit britannique ici soulevé, Prado de Oliveira dévoile sous les tensions apparentes entre kleinien et annafreudiens (sans oublier le *middle group*) tous les enjeux qui fourmillent encore aujourd'hui dans le cœur invisible des institutions psychanalytiques : lutte des classes, lutte des cultures et des langues (allemande, anglaise, française), lutte entre médecins et non-médecins, entre le masculin et le féminin, le parent et l'enfant. La phrase la plus forte du livre (à méditer) : « *La querelle et les exclusions institutionnelles sont*

des défenses contre les mouvements du monde et expriment l'impuissance à leur égard. »

Par ailleurs, je ne partage pas l'enthousiasme sans bémol de Prado de Oliveira pour la démocratie, la science et les services publics en santé mentale; exclu de l'institution psychanalytique, il a été accueilli par l'université et le système hospitalier, ce qui semble lui avoir ouvert les yeux sur une réalité qu'il a quittée, mais l'avoir placé à nouveau dans la difficulté d'une critique interne de la main qui nourrit. On pourrait donc pousser la thèse de son ouvrage un peu plus loin, élargir l'horizon au-delà de la critique des milieux psychanalytiques qui, à mes yeux, ne sont pas nécessairement plus problématiques que les autres, mais au moins tout aussi problématiques, en ce qu'ils incarnent « *des défenses contre les mouvements du monde et expriment l'impuissance à leur égard.* »

• • •

Alors, vais-je vraiment, en ce trentième anniversaire, souhaiter longue vie à *Spirale*? Oui, il faut conserver et protéger cet espace si rare et précieux, voire l'« institution » qu'elle représente dans le paysage culturel québécois, mais je lui souhaite surtout de continuer à mourir joyeusement à chaque parution, de ne pas être obsédée par sa survie, ni par l'impression d'être rejetée, ignorée par tant de lecteurs, de ne pas être muselée par l'impression que changer, c'est trahir son mandat et son legs. Longue vie? Oui, cette vivacité qui est un rythme, une respiration, un battement, un va-et-vient, une série de petites morts, une pulsion de mort sexuelle, constante, comme le travail de l'océan qui, à chaque vague, dans chaque onde de choc, lance mémoire, mer et monde sur les rocs et les sables de l'aujourd'hui. Santé! Marées! Écumes! 🍷

L'inactuel présent

Il sera toujours difficile de prédire un avenir pour la psychanalyse. Elle qui travaille sur l'histoire — vécue, rêvée, fantasmée, construite, reconstruite —, elle qui vient de la passion des origines, elle qui se penche sur ce qui échappe, sur ce qui vit dans les zones d'ombre de l'âme ne sera jamais certaine de survivre et de perdurer dans l'évolution des cultures. La psychanalyse a bien sûr un passé, une mémoire. À la fin du XIX^e siècle, la pensée psychanalytique commence son œuvre. Elle se construit petit à petit, autour de Freud, des premières découvertes et hypothèses, des premiers écrits, des premiers cénacles, des premières ruptures internes, des premiers affrontements avec les autres sciences. Déjà, à l'intérieur comme à l'extérieur, la résistance se montre forte et bruyante. Celle-ci prendra plusieurs visages dont

celui des neurosciences, aujourd'hui. À l'intérieur aussi, la résistance se manifeste, d'une part, chez l'analysant dans la cure et, d'autre part, dans la théorie psychanalytique elle-même où coexistent les lignes de pensée, les maîtres, les tendances. Le sexuel, la pulsion, la pulsion de mort, les relations d'objet, l'universalité de l'Œdipe, la psychanalyse appliquée, les techniques de la cure jusqu'à l'inconscient — cette « *terre étrangère interne* » fondement de la découverte freudienne — se trouvent remis en question, mis à mal, revisités.

Les héritages, les legs dans les écrits de la psychanalyse, ceux que l'on reconnaît comme importants, voire incontournables, se sont retrouvés, ces dernières années, principalement rassemblés dans les numéros de la *Nouvelle Revue de*

Psychanalyse. Fondée par Pontalis et publiée chez Gallimard de 1970 à 1994, cette revue compte cinquante numéros thématiques allant de *Incidences de la psychanalyse* à *L'inachèvement* en passant par *L'attente*, *Le champ visuel*, *Dire*, *L'idée de guérison*, *La lecture*, *La passion* et tant d'autres titres tout aussi dignes d'intérêt. Au printemps et à l'automne de chaque année, les numéros constituent un bel objet, avec, au centre, cette tache d'encre colorée étoilée comme un Rorschach et son titre haut perché, bien clairement détaché sur fond blanc. Volume imposant par son poids et sa carrure, son contenu, chaque fois généreux, surprenant, inépuisable. La caractéristique première de cette revue a été de ne pas se refermer sur la psychanalyse. Des écrivains de tous les horizons ont été convoqués pour nourrir des thèmes, puisés autant dans la

littérature que dans les arts, dans l'anthropologie, dans la poésie et les sciences, pour ainsi permettre la rencontre de la psychanalyse avec l'étranger. Le comité de rédaction formé de J.-B. Pontalis, F. Ganthet, M. Gribinski et L. Kahn a recherché une écriture loin du jargon pour « *rendre sensible, sans l'effacer, l'animation de l'inconscient [...] [et] induire le trouble de pensée sans quoi il n'y a pas pensée mais croyance.* »

Chaque numéro renferme une mine inépuisable de textes dont certains sont devenus des textes-cultes, des textes sacrés auxquels tout clinicien se réfère dans les difficultés de son travail quotidien ainsi que dans les moments de pause pour y lire avec délectation « *Dire l'amour* » de Starobinski ou encore « *Un sang d'images* » de Didi-Huberman. Toujours, quand j'ouvre

un numéro de la *NRP*, je reste étonnée des écritures et des réflexions exceptionnelles contenues dans ces pages, de leur ouverture, de leur potentialité créatrice. De leur actualité inextinguible. Les plus grands penseurs de la psychanalyse s'y sont retrouvés; des textes inédits y ont été traduits; des auteurs s'y sont révélés. L'espace de la pensée s'est ouvert vers l'inconnu, l'inactuel, l'inachevé.

Au Québec

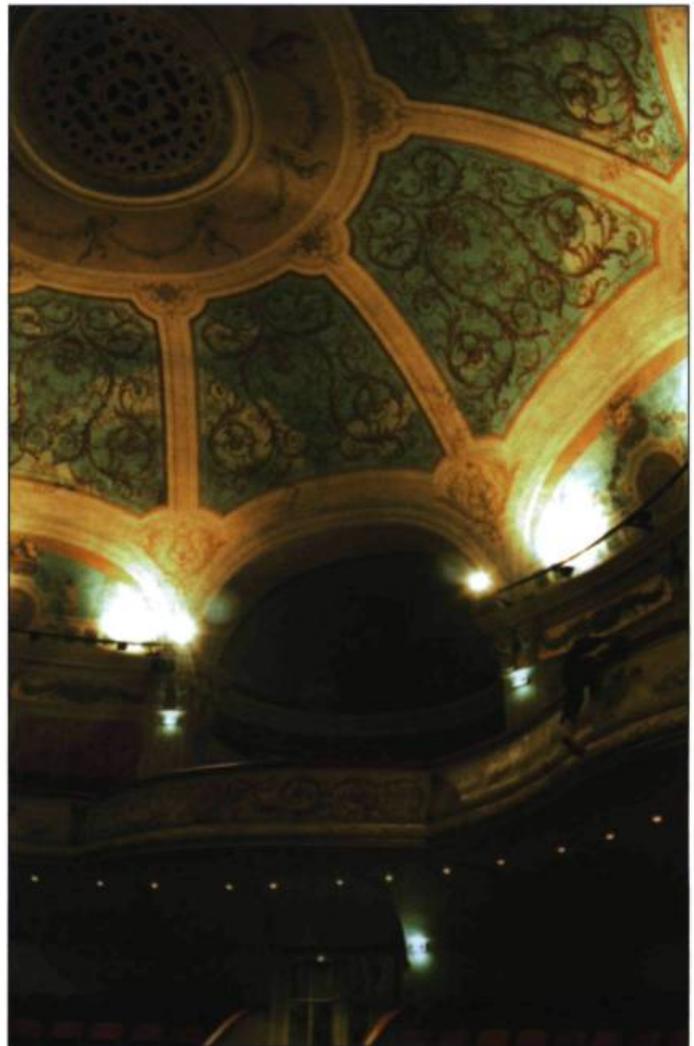
Il semble qu'au Québec une certaine ambivalence entoure la question de l'écriture psychanalytique. Alors qu'ailleurs (pensons à la France et aux États-Unis), la production d'écriture venant des horizons psychanalytiques se fait constante et abondante, il est souvent difficile, ici, de faire reconnaître la nécessité d'écrire la psychanalyse. Est-ce l'histoire relativement récente de l'implantation de la psychanalyse au Québec — la Société psychanalytique de Montréal célèbre ses quarante ans en 2009 — qui est responsable de cet état de choses? Est-ce une tendance toute culturelle qui habite, ici, l'écrit en général, démuné face à la langue? Nous lisons beaucoup, nous consommons beaucoup de textes; nous n'en produisons que très peu, avec beaucoup d'hésitations, et ceux qui écrivent récoltent peu d'estime de la part de leurs collègues. Pourtant, nous pourrions parler d'un « devoir d'écriture » de la psychanalyse. Non pas tant pour la faire connaître ou reconnaître à travers les sciences, les arts et la littérature, mais parce que la psychanalyse se doit de ne pas se refermer sur elle-même, telle une société secrète dont quelques rares initiés posséderaient les clés ou les concepts. Et surtout parce que l'élaboration écrite est *aussi* un travail analytique.

La difficulté d'écrire la psychanalyse participe de toutes les difficultés d'écriture. Du même renoncement, de la même ascèse, des mêmes exigences, des mêmes impasses. La théorie scientifique fournit un jargon que certains aiment utiliser, avec plus ou moins de bonheur ou de défense face à ce

qui souhaiterait rester ineffable. Le secret des histoires de cures ajoute une dimension qui, à chaque écrit, oblige à un questionnement et alourdit la décision. Sait-on, en psychanalyse plus qu'ailleurs, que l'on ne parle toujours que de soi, paralysé entre le désir d'exhibition et son refoulement? Cette intuition ne favorise-t-elle pas le drapé dans le silence? Non pas ce silence qui accompagne la parole du patient entre les murs du cabinet, mais celui qui n'arrive pas à trouver sa voie vers une élaboration écrite, communicable sans avoir l'impression de trop montrer ou de trop trahir le mouvement même de la démarche psychanalytique.

Dans le sillage platonicien du discrédit de l'écriture comme *technè*, pour beaucoup de psychanalystes l'interdit d'écrire se fait sur le fond d'un idéal de « pureté ». Ceux qui osent, dans la difficulté comme dans le plaisir, se frotter à la critique, à la recension des livres, ou encore ceux qui s'aventureraient dans la libre expression d'un point de vue risqueront d'être regardés avec mépris : ce ne serait pas là de la *vraie* psychanalyse, mais bien de la *psychanalyse appliquée*. Pourtant, quand on travaille et interroge la notion d'idéal en psychanalyse, on sait que cet idéal sclérose et tue la pensée ou même l'action : les maladies d'idéalité peuvent, hélas, affecter un groupe comme un individu. Dans cette même perspective, on croit très souvent que les communications psychanalytiques ne doivent circuler qu'entre les membres du groupe, comme si la fenêtre ouverte pouvait frelater la qualité des réflexions psychanalytiques ou les obliger à tenir compte de réalités autres que celles de la stricte psychanalyse. Quand l'idéal de pureté arrête la pensée ou inhibe l'écriture, une certaine sécheresse s'installe, évitant de reconnaître la nécessaire élaboration que constitue le geste d'écrire.

À Montréal, à la suite de la revue *Interprétation*, fondée et brillamment dirigée par Julien Bigras (1968-1981), des problèmes d'héritage et de filiation mal assumés mèneront à quelques numéros hésitants de la revue *Frayage*



Yann Pocreau, *On ne sait jamais où tombent les bombes* (théâtre d'Arras) 1, 2007

Épreuve couleur, 152,4 x 101,6 cm.

Collection du Musée des beaux-arts de Montréal et collection Prêt d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec.

Avec l'aimable autorisation de la Galerie Lilian Rodriguez, Montréal.

(1984-1987). Puis, vint la revue *Trans* (1992-1999) qui, les yeux tournés vers son modèle français, tenta de créer, en dix numéros très intéressants, un espace où s'autorisait enfin l'écriture psychanalytique. Reste maintenant la revue *Filigrane* qui présente des numéros d'inégale valeur. L'écriture psychanalytique se faufile parfois clandestinement dans des livres, journaux et revues. *Spirale* l'accueille généreusement. Les Éditions Liber aussi. *Le Devoir*, après avoir favo-

risé pendant quelques années un espace de critique analytique, a refermé ses pages lors d'un changement de garde, faisant comme si la psychanalyse n'avait aucune place de réflexion dans une ville universitaire telle que Montréal!

Nous ne pourrions prétendre à un avenir pour la psychanalyse sans que l'écriture, toujours située sur fond d'absence et de présence, se constitue et s'affirme comme véritable pratique analytique. ☪